

Une enfance idyllique sur la French Riviera

— **J**e n'ai vu qu'elle. Elle affichait une telle sérénité. Voici ce que dira André Jacob de son épouse Yvonne au sujet de leur rencontre. Nul doute qu'elle avait transmis ce trait de personnalité à sa benjamine, Simone. Pourtant, cette dernière n'était pas toujours un modèle en la matière. Tant s'en faut !

André voulait une grande famille. Une marque de son éducation ? Pas seulement. Une forme de patriotisme. Après tout, la France en avait besoin. Il ne dérogea pas à ses principes. Ayant rencontré l'amour de sa vie, cela fut facile. Yvonne Steinmetz et André Jacob s'unirent dans leur quartier d'origine en plein cœur de la capitale le lundi 22 mai 1922. De cette union naîtront quatre enfants en cinq ans. Une fratrie rapprochée en âge autant qu'en sentiments.

— Nous nous aimions beaucoup, nous nous disputions beaucoup aussi ! expliquera Simone Veil à propos de ses frères et sœurs.

Le couple Jacob vivra ainsi une vie parisienne entre l'Opéra et Saint-Lazare pendant trois douces années.

Quiconque a raconté l'enfance de Simone Veil en a tiré la même conclusion. La famille Jacob était une famille heureuse et unie. Bien évidemment, comme dans toutes les familles, les personnalités des uns s'entrechoquaient parfois avec celles des autres. Quatre enfants, cela représentait beaucoup de vie, et d'avis, sous un même toit. Il faut dire également que les parents les avaient dotés d'un sens critique affûté et d'une personnalité bien trempée. Une forme de bourgeoisie éclairée.

Madeleine, qui sera vite *débaptisée* pour n'être plus qu'appelée Milou, était l'aînée parfaite. Il semble qu'elle tînt beaucoup de sa mère. Bien qu'elle ne fût l'aînée que de peu, ses cadets la considéraient comme une mère de substitution. Milou était la plus réfléchie des Jacob. Sur son visage transparaissait le poids de son rôle de doyenne. Elle le prenait très au sérieux, ce rôle. En réalité, Milou prenait beaucoup de choses au sérieux. Elle avait grandi vite, très vite, et ce, bien avant les drames. Maman *bis*, elle s'occupait des siens avec tendresse et indulgence. Cette bienveillance ne l'empêchait guère de les sermonner quand elle le jugeait nécessaire, particulièrement sur le respect que l'on se devait d'avoir envers autrui. Valeur fondamentale de la famille, elle en était la digne représentante. Comme s'il avait été décidé qu'elle devrait veiller sur son entourage, la nature avait pourvu Madeleine d'une très grande taille. Elle avait ce port noble, caractéristique des femmes Jacob, qui la grandissait encore. Son visage était doux, sans mystère. Avec ses longs cheveux bruns et frisés retenus en arrière, Milou dissimulait un peu de sa féminité.

Denise, qui la suivait pourtant de près, avait une tout autre personnalité. Énergique et combative, elle voulait manifester son indépendance, et ce, dès son plus jeune âge – toutefois moins que la petite dernière. Qui l'eût pu ? Simone Veil affichait déjà une personnalité affirmée. Denise était aussi la plus sportive, la plus engagée, la plus vivante. Rien d'étonnant dans le fait qu'elle soit devenue résistante. Résister était une

évidence. Ne pas se soumettre, une obligation. Si, contrairement à ses sœurs, Denise était blonde, elle arborait le même regard déterminé. La grâce des lignes de son visage faisait d'elle une femme sublime.

Quant au pauvre Jean, il se sentait bien en peine pour trouver sa place au sein d'autant de femmes de caractère. Bien que cela s'exprimât de manière différente, les femmes Jacob, Yvonne incluse, prenaient de la place. Lui, il était rêveur, inoffensif, plongé dans sa passion de la photographie. Une veine artistique probablement héritée d'André. Tapis sous une expression mélancolique, les traits fins de sa mère et la droiture de son père se mêlaient admirablement sur son visage. Jean était beau, une vraie gueule d'ange ! Discret et réfléchi, il en était presque renfermé par moments. Son père, inquiet de cette attitude, avait décidé de l'inscrire chez les scouts. Jean ouvrit la voie à une activité majeure pour les Jacob : le scoutisme.

Le scoutisme pour la famille, c'est un art de vivre. Une manière d'ancrer chez les enfants les valeurs de respect, d'entraide et de solidarité que portent les parents au quotidien. Denise, animée par son sens civique, sera très vite la plus impliquée chez les Éclaireurs laïques. Elle deviendra cheftaine de sa section niçoise, dans laquelle Simone la rejoindra à ses 10 ans, sous le surnom évocateur de *Lièvre agité*. Être scout, c'est un peu vivre un idéal, faire partie d'un tout, d'une communauté. Une communauté, oui, mais pas une communauté juive. Une communauté neutre. C'est le mot que l'on emploie à l'époque. C'est amusant, cette tournure. Comme si ne pas croire était une forme de neutralité ; un refus de prendre parti entre plusieurs doctrines. Ici, nulle question d'afficher une appartenance religieuse. On partage, on chante, on rit. On ne prie pas.

Il ne s'agissait pas pour les Jacob de renier leurs origines, bien au contraire. Simplement, ils étaient athées. Juifs par

tradition, non par religion. Ce fait marquera nombre des décisions familiales. Ils étaient français, français avant d'être juifs. Les Jacob, en particulier André, vouaient une gratitude sans bornes à cette France qui les avait reconnus. En effet, la France était la première nation au monde à avoir accordé la citoyenneté à la communauté juive tout entière. Les aïeux d'André – qui avaient pris part à la guerre de 1870 – lui avaient transmis leur croyance éperdue aux mérites de la République. Alors, dans cette famille, une seule idée fixe quant à sa judéité : la fondre dans la nation. Cette longue tradition juive ne s'assortissait pas d'une éducation religieuse. Yvonne et André ne l'avaient pas reçue de leurs parents. Il n'était pas question d'agir différemment avec leurs enfants. Jean n'avait pas été circoncis et aucun des petits Jacob n'avait jamais franchi le seuil d'une synagogue. Une fois, Simone avait accompagné une cousine au service, ce qui avait mis son père dans une colère noire. Si lui n'avait pas décidé d'initier sa fille à la religion, de quel droit une tierce personne s'en était-elle mêlée ? Simone avait intégré ce fait. Elle aurait oublié qu'elle était juive sans la guerre.

— Ni mon père ni ma mère n'étaient pratiquants. Ma famille était totalement détachée du judaïsme. Si nous nous sentions juifs, c'est parce que c'était là un fait intégré, qui n'avait pas été rejeté, mais qui n'avait pas non plus, me semblait-il, de grandes conséquences, expliquera Simone bien plus tard.

Chez les Jacob, ni sabbat ni Kippour. On fêtait volontiers Noël plutôt que Roch Hachana. Une idée d'Yvonne qui concevait le 25 décembre comme une merveilleuse occasion de gâter ses enfants ! On maîtrisait la mythologie grecque plutôt que la Tora. Une assimilation culturelle totale. C'était une marque de leur intellectualisme, et peut-être de leur bourgeoisie. Ce n'était pas rare. L'assimilation était le modèle dominant dans la communauté juive du début du xx^e siècle. Cette reli-

gion, Simone en avait hérité. Comme on hérite d'un trait de visage ou de personnalité, cela faisait partie d'elle sans qu'elle y prête attention. Elle n'avait d'ailleurs jamais souffert d'antisémitisme. C'est à peine si elle eût pu comprendre la portée de ce mot à cette période. La seule anecdote qu'elle avait retenue de son enfance juive était l'attaque infantile d'une camarade de classe qui lui avait dit :

— Toi, tu es juive. Ta mère ira en enfer !

Les pleurs avaient été vite oubliés. Sa tendre mère, n'ayant pas fait débat, avait classé ce sujet au rang d'une niaiserie d'enfant. Simone Veil mit de nombreuses années à comprendre pourquoi elle souffrait de cette condition qui avait si peu d'importance dans sa vie familiale quotidienne.

Pour appréhender pleinement la personnalité de Simone Veil et éclairer son parcours, il est indispensable d'étudier celui de ses parents. Tous deux, à leur manière, et sûrement en creux l'un de l'autre, ont conditionné ce tempérament qu'on lui connaîtra aux plus hautes fonctions.

Avec son père, Simone entretient une relation ambivalente. On dit ce que l'on pense, rarement ce que l'on ressent. La figure paternelle pétrie de principes supplante souvent le simple papa. Ce qui revient le plus dans tous les récits de Simone ou de son entourage, c'est qu'André est un homme de principes. Aux principes, on ne déroge pas. Dans sa famille, on est comptable à la compagnie parisienne du gaz, bijoutier ou centralien. Il ne s'écarte pas de la tradition familiale. Bachelier à 17 ans, il se spécialise dans l'histoire de l'art et l'architecture. Cette passion deviendra profession. Car oui, être architecte pour André, c'est être artiste.

— Construire relève d'une éthique artistique, bâtir ne suffit pas.

Cette phrase illustre parfaitement la conception très moderne qu'il avait de son métier. Brillant étudiant, il est aussi rapidement reconnu pour ses talents d'architecte.

Second grand prix de Rome en novembre 1919, il se bat pour faire distinguer son art. Cette récompense pour le projet de palais de la Ligue des nations à Genève est en anticipation un merveilleux clin d'œil au destin européen de sa fille. Selon lui, l'architecture s'exprime dans un environnement. Celui-ci, André se plaît à le faire découvrir aux siens. Se promener des heures durant dans la nature ou en ville, apprendre le nom des plantes ou des constellations, telles sont les activités qu'il partage avec Simone. Elle en retiendra le « sentiment d'être intégré dans un monde planétaire vivant ». Cette conception du travail est un parfait exemple pour la jeune fille qui accompagne fréquemment son père dans ses repérages ou l'observe à la table à dessin. Elle gardera l'importance d'être passionné par son métier. Outre ses passions professionnelles, André est un intellectuel fin. C'est certainement dans ce domaine que son autorité s'exprime de la manière la plus marquée. Il y a des arts majeurs. Il y a des classiques. Il y a des chefs-d'œuvre. Puis, il y a le reste ! Le reste n'est pas digne d'intérêt. Simone lit très jeune tous les classiques, de Montaigne à Zola. À seulement 14 ans, il lui donne à lire *La princesse de Clèves* et *Les jeunes filles*, de quoi éveiller la curiosité d'une Simone qui n'était déjà pas en reste. Très souvent, le soir, André lit. Des livres pour enfants ? Non, des lectures « choisies », dit-il. Sous les conseils avisés de son père, elle exerce aussi son œil à la peinture ou au ballet. Elle apprend à manier la langue française à la perfection, tant il se montre intraitable sur la bonne utilisation des mots. Dans ce terrorisme culturel, aucune place pour les romans d'amour ou la musique. Quand en 1940, André Jacob se résout à acheter un poste TSF, il prévient sa famille : si quelqu'un écoute de la musique, « je jetterai le poste par la fenêtre ! C'est du temps perdu ! »

Leur relation est surtout habitée par cette morale républicaine, cette autorité, ce conservatisme. Cette droiture qui met une distance que Simone ne comprend ni ne souffre.

— Parmi ses principes, mon père considérait qu'une certaine distance devait rester entre des parents et des enfants. J'avais souvent du mal à me plier à ce formalisme qui constituait pour moi une barrière que je ne comprenais pas toujours. J'aurais voulu avoir avec lui des relations plus directes.

Simone aurait souhaité être plus proche de son père. Si elle reconnaît que son esprit étriqué et sa droiture infaillible se combinaient à une grande tendresse, elle aurait voulu parler plus souvent avec lui. Chez les Jacob, l'éducation est juste, mais stricte. Oui, Madame. Non, Monsieur. Les enfants se tiennent correctement et se lèvent aux aurores. *L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt !* La liberté n'est rien sans le respect d'autrui. La morale est très présente dans le quotidien. Le mensonge et le manque de respect ont été bannis il y a fort longtemps. Ces principes qui engonçaient la relation de Simone à son père légèreront pourtant une éthique sans faille. À étudier ce que leurs proches disaient d'eux, il ne faut pas parcourir beaucoup de chemin pour comprendre que *la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre*. En dépit de cette relation tumultueuse, ils partageaient de nombreux points communs. Leurs personnalités n'étaient finalement pas si éloignées que ça, l'un comme l'autre capables de passer de « la colère éruptive à la plus délicate tendresse ». André était aussi un grand altruiste. Quand Simone explique que son père a fait d'eux des hommes, elle veut dire avec un grand H :

— Il nous a enseigné que nous ne sommes pas seuls au monde.

Aux paroles, il faut lier les actes. Bénévole pour l'association des architectes DPLG, le chef de famille était également vice-président du club de ski. Cet homme débordait d'énergie et ne la comptait pas lorsqu'il fallait la mettre au service

de la communauté. Grand et mince, André avait un type assez marqué avec ses cheveux frisés. Sur ce long nez, il posait ses lunettes rondes de myope qui lui donnaient cet air solennel. André souriait très peu. Cela aussi, Simone le tenait de lui. Quoiqu'elle eût sans doute été plus souriante si la vie l'avait épargnée.

Le plus grand – l'unique – conflit entre ces deux-là concernait Yvonne. Mère et épouse chéries, tous les membres de la famille Jacob se disputent son attention et son affection. Alors, quand Simone trouve les gestes de son père déplacés (quelle était donc cette manière de taper les fesses d'une femme en public !), ou qu'elle a l'impression que ce dernier tyrannise sa tendre maman, elle se rebelle. Simone n'aimait pas que l'on caricature ses liens avec ses parents. Son père et elle partagent cette passion d'Yvonne, de celle qui fait naître la jalousie. Voilà tout. André veut une famille et une maison « comme il faut ». À cela, Yvonne s'astreint avec dévotion, Simone conteste. Sa tante Suzanne raconte qu'elle « lui tenait tête de merveilleuse façon ». Respectueux de cet esprit de rébellion, il favorise l'indépendance de sa petite dernière. Il la surveille sans la brider pour autant.

— Toute mon enfance, j'étais à la droite de mon père, c'était une souffrance, racontera-t-elle, se souvenant qu'il gardait en permanence un œil sur elle et que toujours elle devait se tenir droite.

Yvonne Steinmetz-Jacob était une femme pour laquelle il était aisé de vouloir se battre. Tout d'abord, elle était belle, divinement belle ! Elle l'était d'autant plus qu'elle ne s'en rendait pas compte. Yvonne rayonne. Elle rayonne par sa beauté, mais également parce qu'elle est pourvue d'un altruisme et d'une humanité infinis. Tous ceux qui la côtoyaient lui vouaient très vite une grande admiration, une vénération presque. Aucun de ses enfants n'aurait dit le contraire. Son dévouement et son empathie étaient leurs biens les plus précieux.

— Maman avait une personnalité tout à fait particulière. Quand elle était là, on ne voyait qu'elle. Elle était grande, les cheveux auburn, des yeux dorés avec des paillettes et surtout un visage d'une très grande pureté de lignes. Je crois qu'elle ressemblait un peu à ce profil de Greta Garbo, avec des traits très purs.

Aucune description n'est plus juste que celle que Simone Veil fait elle-même de sa mère. Bien qu'elle eût peu de moyens pour s'apprêter, Yvonne était élégante. Dans cette beauté de cinéma, on pouvait lire le dessein de la nature d'aligner à la perfection l'apparence à l'âme. Comme si sa bonté presque angélique nourrissait une beauté similaire, juste un peu teintée de mélancolie, la même qu'elle dissimulait à ses proches.

Chez les Steinmetz, bonne famille parisienne, l'éducation est primordiale. Yvonne, son frère et sa sœur brillent par leurs résultats. Objectif : exercer un métier valorisant. Dans le contexte, c'est une approche novatrice d'espérer une carrière pour ses filles. Les femmes sont rares dans les études supérieures. Suzanne, sa sœur, deviendra médecin et sera l'une des pionnières du domaine. Elle, Yvonne, entame des études de chimie. Elle y renoncera très vite à la demande de son mari qui jugeait cela « guère convenable ». Elle a seulement 21 ans lorsqu'elle convole et n'aura de cesse de regretter cet abandon. Ayant reçu une éducation où l'émancipation féminine a la part belle et assistant à l'exemple de sa chère sœur, elle insistera très fortement auprès de ses filles pour qu'elles aient un métier et le pratiquent !

La sollicitude d'Yvonne Jacob s'exerçait surtout à l'égard de ses quatre enfants qui lui demandaient beaucoup d'attention. Simone reconnaît qu'ils avaient une « passion pour elle » et jalousaient qu'elle ne soit pas encore plus à leurs petits soins. Si parfois Yvonne était tiraillée entre enfants et

époux, il ne lui fallait que peu de temps pour décider de donner la préférence à ses petits, au grand dam de leur père. Yvonne avait des discussions sans fin avec ses filles. Avec la petite dernière – la gâtée, comme on dit dans le Sud –, elle possédait un attachement très fort, très particulier. Yvonne la couve et la couvre d’amour. Ce laxisme et cette mièvrerie agacent André. Simone, elle, n’a pas le sentiment d’être trop gâtée. Jamais elle n’a oublié tous ces petits bonheurs du quotidien. Quand elle parle de son enfance, c’est Maman qui revient. Le bonheur d’avoir Maman.

— J’avais l’impression que je vivais mon plus grand bonheur en symbiose avec elle.

Simone – qui après sa déportation ne supportera plus les embrassades – se souvient d’avoir logé sur les genoux de sa mère jusqu’à ses 12 ans au moins. Soixante-huit ans après, Grand-Mère Simone versera une larme à la vue de sa petite-fille triste de ne pas être autorisée à s’asseoir sur sa mère. Yvonne, dont elle parle encore à plus de 80 ans en disant « Manman¹ », c’est l’essence même de l’engagement de Simone Veil. Bonté d’âme, attention aux autres, dignité, ces valeurs ont guidé sa vie de sa plus tendre enfance à sa mort.

Beaucoup de savoir-être, de la nature autant que de la culture, de l’amour en grande quantité quelle que soit sa forme : voilà de quoi l’enfance de Simone Veil se compose. Un paradis pour elle.

— Une enfance heureuse, cela vous comble pour la vie. Cela vous donne des forces.

C’est cette sécurité affective qui face aux pires horreurs ne lui a jamais fait défaut. Le lien d’une vie. Le lien pour survivre.

— On ne gâte jamais trop un enfant, répétera-t-elle à ses proches jusqu’à son dernier souffle.

1. L’orthographe est choisie ici volontairement pour reproduire la prononciation de Simone.

Qui eût pu penser que ces six personnes, heureuses qu'elles étaient dans leur complexité familiale, subiraient en quelques années une telle tragédie ?

C'est en 1925, deux ans avant la naissance de Simone, que les Jacob élisent domicile à Nice. La Côte d'Azur est en plein essor, et l'architecte y décèle une opportunité unique de faire fructifier son activité. Il installe famille et entreprise au même endroit, dans un bel immeuble bourgeois de cinq étages dans le nouveau centre de la cité niçoise, au 52, avenue Georges-Clemenceau. Le quartier est résidentiel, pour ne pas dire chic. Les restes de la noblesse européenne passée par là habillent encore les lieux. L'immeuble en pierre de taille et ses balcons sculptés posent un *standing* sans être ostentatoires. L'appartement parqueté et lumineux est suffisamment grand pour que deux pièces entières soient consacrées à l'agence d'architecture. La vie s'organise. Elle est douce. Simple presque. La seule ombre au tableau, c'est la souffrance d'Yvonne qui vit comme un exil son départ de la capitale. Rupture avec sa sœur (avec laquelle elle correspond très fréquemment), désert culturel, ambiance provinciale : tout ceci ne plaît guère à Mme Jacob. Un sacrifice de plus pour l'épouse dévouée qu'elle se doit d'être dans cette France des années 1920. Simone ne manquera pas de le remarquer. Yvonne se console par leur niveau de vie et l'aide de l'employée de maison qui la seconde au foyer. Antoinette Babiev, surnommée Tonia, s'occupe des enfants Jacob comme si c'étaient les siens. Elle gardera d'ailleurs avec Simone une relation touchante jusqu'à sa disparition. Avec sa fibre altruiste, Yvonne s'adonne également à de nombreuses œuvres sociales. Décidément, c'est un trait commun dans cette famille. Si elle était restée à Paris, sans doute se serait-elle engagée en politique comme sa sœur.

Quatre années durant, et bien qu'André ne fût pas très ouvert aux suggestions de ses clients, les affaires se déve-

loppent bon train. Il investit à La Ciotat et travaille à un projet de résidence pour la Société des bains de mer sur un vaste terrain propriété des frères Lumière. Il s'intéresse aux affaires niçoises et découvre, dubitatif, les premiers lotissements qui, selon lui, défigurent le paysage. L'agence est candidate dans le dossier municipal d'élargissement de la promenade des Anglais. Les projets sont nombreux. Il est convaincu d'avoir fait le bon choix. L'entrepreneur est en avance sur son temps. Il s'intéresse à l'urbanisme, autant si ce n'est plus qu'à la construction en tant que telle. Il accorde des congés payés à ses salariés et les affine aux assurances sociales, tout cela sans qu'aucune loi l'y contraigne. Si tout ceci a lieu quand Simone est une jeune enfant, elle en gardera toutefois une certaine vision sociale du monde économique.

1929. Le choc. Puis la crise économique qui s'ensuit. Nice ne sera pas l'Eldorado espéré. Très vite, la situation de la famille se dégrade. Le train de vie n'est plus le même et il faut ajuster les dépenses. Déménagement. Vente de la voiture. Vêtements rapiécés. Goûters plus légers. Pendant plusieurs années, la règle est de compter, faire attention. Les enfants ne souffrent pas de la situation. Ils ne manquent de rien. Yvonne n'est pas inquiète, simplement triste de ne plus pouvoir gâter ses enfants autant qu'avant. Mais après tout, dans leur éducation bourgeoise, la frugalité est une vertu. Simone sait que le matériel compte peu et que vivre dans le luxe n'a jamais été à l'ordre du jour.

Le nouvel appartement situé au 1 de la rue Clavier se trouve de l'autre côté de la voie ferrée. À cette époque, c'est la campagne dans ce quartier presque populaire. Il est loin de la vieille ville et, sans voiture, ce n'est plus si simple d'y accéder. L'appartement est bien plus modeste également. Tomettes rouges et poêle, le *standing* n'est décidément plus le même. Les filles partagent une grande chambre tapissée de bleu, quand

Jean dispose de la sienne. Simone râle un peu. Le carrelage, ça donne froid aux pieds ! Et puis, comment peut-elle mener son petit monde dans une chambre commune ? La famille y trouve toutefois son compte. Les commodités sont remplacées par l'accès direct à la nature et, au plus grand bonheur de la petite dernière, par une vue féerique sur les jardins de l'horticulteur d'en face. Plus d'agence à domicile non plus ; de toutes les manières, elle se résume désormais à André et son fidèle dessinateur César Boletti. Dans ce nouvel espace de vie, plus exigü que le précédent, l'ordre n'est pas toujours parfait. La vie prend souvent le dessus et Yvonne n'est pas le modèle d'une femme d'intérieur. Pour l'époque, c'est déjà un acte féministe de ne pas s'ériger en parfaite maîtresse de maison.

Les enfants sont scolarisés, mais leurs parents n'y portent pas un grand intérêt. La culture est ailleurs, en dehors du lycée. Ils sont tous dans le même établissement qui couvre toutes les classes, du jardin d'enfants au baccalauréat. Le lycée est un prolongement de la famille, un endroit de chaleur humaine où Simone se sent protégée. Le trio de sœurs ne passe pas inaperçu, une institution, dit-on. Belles et intelligentes, elles ne font pas les choses à moitié, les petites Jacob ! Simone s'intéresse, s'interroge, mais n'est pas vraiment brillante. Elle passe les classes sans anicroche, sans honneur non plus. Elle respecte les règles dans les grandes lignes, ce qui ne l'empêche pas d'être indisciplinée de temps à autre et bavarde le plus souvent. Les devoirs bâclés, l'attention variable ; elle ne force pas son talent. Impertinente, Simone préfère débattre. Dès le cours élémentaire, un jour qu'elle devait réciter un poème, quand vint son tour, elle préféra en critiquer la rédaction. Sa maîtresse ne trouva rien à redire tant les arguments de la petite étaient solides. Ses professeurs autant que ses camarades l'adorent. Elle est belle. Elle est pétillante surtout. Cela la sauve dans beaucoup de situations ; ce qui a le don d'agacer certains parents

d'élèves. Qui est donc cette Simone, qui dispose d'un traitement de faveur alors qu'elle perturbe la classe ?

L'entourage est simple et sain, un petit cercle de proches composés des éclaireurs et de quelques professeurs. L'important, c'est la famille. Il y a la vie de tous les jours, et les vacances. Les vacances sont l'occasion de consacrer ce lien familial. On partage des moments privilégiés au sein de la famille Jacob, mais aussi avec les Weismann. Yvonne et sa sœur étant très proches, Milou, Denise, Jean et Simone sont très liés à leurs cousins André et Claude. Ces liens d'enfance n'ont pas de prix. Les déguisements, les jeux de société, les parties de cache-cache dans les sous-bois. Que de rires et de joies partagés dans cette fratrie recomposée au plus grand bonheur de leurs parents. Enfin, pas toujours. Un été, leurs rigolades (et leur chant de l'Internationale), depuis le balcon de la villa ciotadenne, leur valurent un rappel à l'ordre de la police, assorti d'une peine de six mois de prison avec sursis pour la petite Simone ! Un fait d'armes dont elle s'était bien gardée de faire étal auprès de ses propres enfants. L'anecdote aurait juste été cocasse si la fin du procès-verbal dressé par l'officier n'avait pas mentionné leurs *race et confession israélites*. Cela avait cependant beaucoup amusé André, qui s'était obstiné à répondre aux officiers que depuis l'intérieur de la maison, eux – les adultes – n'avaient rien entendu !

À la mer, à la montagne ou à la campagne, le cadre n'est jamais luxueux, mais toujours agréable et apaisant. Simone affiche clairement une préférence pour le bord de mer. Elle aime le chaud, la plage, l'azur permanent. Elle gardera ce penchant toute sa vie. La maison construite par André dans le quartier Saint-Jean à La Ciotat est superbe. La conception s'orne d'une magnifique façade aux volets verts. Elle ouvre sur un jardin tout aussi splendide à l'arrière plutôt que sur la rue : une marque d'avant-garde autant qu'une vision du monde. Le front de mer est à seulement quelques pas. Simone en use et abuse. Frileuse,

elle apprécie moins les vacances ou week-ends passés dans la bergerie désaffectée de la Foux d'Allos, à trois heures de l'appartement niçois. Alors, elle bougonne chaque fois que son père lui demande de chausser ses peaux de phoque pour aller skier. Elle n'aime pas le froid... Elle n'aime pas non plus skier du reste ! La campagne, encore, elle s'en accommode. Les promenades en vélo ou à pied lui conviennent, enfin si tant est qu'elle ouvre la marche. Un tempérament de feu déjà bien présent. Ses sœurs et son frère l'ont d'ailleurs compris et ne manquent pas une occasion de l'utiliser. En cas de bataille, c'est à Simone qu'il faut le confier. Va demander à Papa. Aussitôt dit, aussitôt fait.

— Il a dit non. Non, comme toujours.

Elle ronchonne, les autres rient.

Dix années passent et se ressemblent. Les enfants grandissent. Simone a 12 ans. Pour son année supplémentaire, elle reçoit la scarlatine en présent, mettant fin prématurément à son camp de scouts au mont Aigoual dans les Cévennes. Les Jacob finissent l'été dans l'Oise dans la maison de campagne des Weismann. Au plan national, la situation s'est fortement dégradée. L'été se termine et, en cette année 1939, la rentrée n'est pas joyeuse. Le 3 septembre, la France entre en guerre à la plus grande surprise des Jacob et des Weismann. Surprise, oui, inquiétude, non. André, patriote patenté qui voue une inimitié sans limites aux Allemands, pense que son pays va gagner. C'est la seule possibilité.

— Les Allemands, Papa ne les appelait que les boches. En parlant d'eux, il piquait de terribles rages : « Il faut les tuer, tous ! » Papa, c'était un patriotard-revancharde, raconte Simone.

M. Jacob était un homme d'une droite modérée, dirait-on aujourd'hui. Ancien combattant, il avait passé la drôle de guerre dans un *stalag* allemand. En 1939, il a 48 ans. Trop vieux pour être envoyé au front, il n'aurait pas eu peur d'y

retourner. Il croyait normal d'accomplir ce devoir patriotique, sans fierté ni orgueil :

— Nous étions redevables [il parle là de la communauté juive], nous avons payé par notre sang versé.

Plusieurs mois s'écoulent et la situation ne cesse d'empirer. Les conditions de vie sont de plus en plus difficiles. Au début du mois de juin, les Jacob n'y croient toujours pas. Pourtant, le 10, face à la débâcle française après le franchissement de la frontière par l'armée allemande, André décide qu'il faut quitter la baie des Anges au plus vite. Les Jacob et les Weismann se retrouvent dans un hôtel non loin de Carcassonne. Le sentiment que la patrie est en danger est vif. Pour la première fois, André a peur, tous les autres avec lui. Ses illusions patriotiques s'amoindrissent, en même temps que l'espoir d'une issue positive au conflit mondial. Sept jours plus tard, le 17 juin, il en est fini. La défaite est ressentie comme une catastrophe. Simone comprend que son père ne l'avait jamais envisagée. Jamais. Après le discours du maréchal Pétain, le lendemain, c'est l'appel d'un jeune général en exil que Simone, ses frères, sœurs et cousins entendront à la radio depuis l'hôtel de Quillan. Les deux familles envisagent un temps de fuir en l'Espagne. Le projet est vite abandonné faute de moyens. Les parents sont rentrés à Nice, pas les enfants. Quelques jours plus tard, André leur adressera un télégramme. Les Italiens n'ayant pas envahi Nice, il était aussi bien qu'ils s'y retrouvent tous. Yvonne n'aurait pu être plus heureuse de ces retrouvailles. Si seulement elle avait su vers quoi elle les ramenait.

Les mois qui suivent sont pénibles. La famille a froid. La famille a faim. La guerre est presque un souci lointain à cet instant. Il faut manger. Manger pour survivre. Dans un territoire rationné, s'approvisionner en nourriture est un combat quotidien. Chacun est missionné pour trouver un fruit, un légume, un morceau de viande. C'est Simone, la plus pugnace. Elle invente

des stratagèmes et n'hésite pas à parcourir des kilomètres en vélo dans l'arrière-pays pour revenir chaque jour avec un peu de vivres. La période est d'autant plus éprouvante qu'Yvonne a subi une opération de la vésicule biliaire qui l'a beaucoup affaiblie. Simone, à seulement 13 ans, ne se laisse pas abattre. Peu de choses l'effraient, à part, peut-être, la souffrance de sa mère.

Pétri dans ses certitudes patriotiques, André Jacob n' imagine toujours pas la suite des événements. C'est tellement éloigné de sa perception que le 3 octobre 1940, quand Pétain signe une loi portant sur le statut des juifs, il est stupéfait. Que sa peine aurait été grande, lui qui lui faisait confiance, s'il avait su que le vieux maréchal était à l'origine de la suggestion aux Allemands de cette loi ! Ce texte proclame ouvertement la notion de race juive¹. Avec cette déclaration, une liste impressionnante de fonctions est interdite. Le patriote militariste vivra particulièrement mal l'impossibilité faite aux juifs d'accéder au rang d'officier. Un outrage pour lui qui est avant tout un ancien combattant français.

Simone est bien jeune quand tout ça se produit. Pourtant, une sagacité très particulière guide ses réflexions. Depuis toujours, elle tend l'oreille quand les adultes parlent, elle s'informe. Elle échange avec des membres de son entourage, Julien Reinach, le père d'une de ses amies, conseiller d'État, ou encore Éva Freud, la petite-fille du célèbre psychanalyste. Information ou intuition ? Simone parlera souvent de cette période en évoquant son pressentiment de la catastrophe.

— J'avais une peur terrible de la guerre, une sorte d'intuition, précoce et exacerbée. J'ai toujours eu peur d'être arrêtée. Je savais que nous ne passerions pas à travers les mailles du filet. Je ressentais continuellement une profonde angoisse, comme une sorte de prémonition que nous finirions par être arrêtés. J'étais absolument certaine que cela arriverait, se confiera-t-elle.

1. Toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif.

M. Jacob s'indigne, mais refuse de perdre confiance en son pays. C'est pourquoi, quand le 2 juin 1941 une loi décrète : « Toutes personnes qui sont juives [...] doivent, dans le délai d'un mois [...] remettre au préfet de département dans lequel elles ont leur domicile ou leur résidence une déclaration écrite indiquant qu'elles sont juives [...] et mentionnant leur état civil, leur situation de famille, leur profession et l'état de leurs biens », il ne réfléchit pas longuement à son devoir. Il n'est pas question de renier ses origines, et encore moins d'enfreindre la loi. Simone, effrayée, essaie de l'en dissuader. André respectera la loi. La seule à laquelle il refusera de se plier est celle lui interdisant de disposer d'un poste TSF chez lui. Alors, là non, il veut rester informé.

Le 14 septembre 1941, une nouvelle interdiction l'empêchera cette fois-ci d'exercer son métier. Seuls 2 % de juifs sont acceptés au tableau des architectes. Où s'arrêtera cette persécution ? Les mois défilent. La situation s'aggrave. Les Jacob résistent. C'est un mauvais moment à passer, cela finira par s'arranger. Ils hébergent régulièrement des réfugiés, font leur part pour la communauté, partagent le peu qu'ils ont. Ils sont toujours dans leur appartement de la rue Cluvier. Toute la famille contribue aux revenus du foyer. Yvonne enseigne, Milou occupe un emploi de secrétaire, Denise donne des leçons particulières de mathématiques, Jean travaille au cinéma. Seule Simone poursuit sa scolarité *normalement*. La faim est toujours plus présente, et le rationnement toujours plus radical. Faire appel au marché noir n'est toujours pas de mise. Ce n'est pas conforme aux valeurs de la famille.

Quand, le 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la zone libre, c'est la stupeur ! Les Jacob sont tellement démunis que fuir n'est pas même une option. En 1943, des rafles régulières ont lieu à Nice. Vichy commence à évoquer la dénaturalisation. André Jacob se rend à l'évidence : il doit protéger

sa famille. Par l'intermédiaire de son ami César, les Jacob deviennent les Jacquier.

À l'été 1943, les filles sont en camp scout à la Foux d'Allos. *Balkis* – c'est le second nom de totem de Simone qui signifie Reine de Saba – a 16 ans. Elle est belle et pleine de vie. L'Occupation n'entache pas ces moments privilégiés passés chez les Éclaireuses. Elle est choisie pour illustrer le calendrier de l'année 1944. Avec sa jolie natte brune, elle pose fièrement, regard rivé sur l'horizon. À ce moment, le photographe et ses amies n'ont aucune idée que ce visage innocent sera bientôt marqué à jamais. André et Yvonne conseillent à leurs filles de ne pas rentrer. Denise les écoute et s'engage dans la Résistance. *Miarka* – son nom de code, le même qu'aux Éclaireuses – ne se laissera pas faire. Elle a toujours refusé l'Occupation. Il fallait agir. Depuis de nombreux mois déjà, elle se révolte, planque des juifs, fournit de faux papiers. À propos de ce rôle d'agent de liaison, elle dira à son retour que c'était une évidence pour elle, un prolongement naturel de son action civique.

Le 8 septembre 1943, le général Eisenhower rend public l'armistice signé quelques jours plus tôt entre l'Italie et les Alliés. Cela suffit aux Allemands pour débarquer. La Riviera se transforme en souricière géante pour les juifs. Les juifs étrangers, penseront un temps les Jacob. Non, tous les juifs, ont décidé les Allemands.

Simone est terrorisée. Au surplus, elle vient d'être renvoyée du lycée. Gentillesse ou peur de choisir en cas de venue des Allemands ? Simone n'a pas cherché à savoir ce qui a guidé le geste de sa directrice, mais restera à vie contrariée que son établissement lui ait tourné le dos. Elle supplie ses parents de fuir. Pour aller où ? Avec quel argent ? Elle a peur et, pour la première fois de sa vie, elle s'aperçoit que son père aussi.

— Tout ce à quoi il croyait s'était écroulé : la France, la morale, la culture et ceux qu'il aimait étaient en danger.

L'obsession de rester ensemble coûte que coûte n'a plus grand sens. La famille se disperse. Yvonne et Jean logeront chez des amis aux confins de la ville ; Milou, dans le quartier Cimiez, chez un professeur, Mme Descombes. André restera rue Cluvier. Mme de Villeroy hébergera Simone. C'est une bénédiction pour celle qui a été évincée de son lycée d'être accueillie par un professeur pour préparer son baccalauréat. M. de Villeroy, du groupe de porcelaine, est un riche héritier passionné d'astronomie. Simone est traitée comme un membre de la famille à part entière et s'occupe des trois enfants Villeroy comme une jeune fille au pair. Le quartier est huppé, paisible et si bien fréquenté, que Simone s'octroie régulièrement des promenades dans les environs de la résidence. Lors de celles-ci, et dans cette famille d'accueil, son insouciance reprend parfois le dessus. Elle en oublierait presque les 25 SS autrichiens, dits physionomistes, engagés pour débusquer au faciès les juifs dans la cité azurée et payés à la prime. Et puis, Simone n'a pas *un type marqué*, alors elle se sent – presque – en sécurité. À Noël 1943, des retrouvailles clandestines sont organisées chez les Villeroy. Personne n'évoque la gravité de la situation. Comment imaginer que cela sera la dernière réunion de la famille au complet ?

Une nouvelle année démarre. Nous sommes en 1944. Le ministère de l'Éducation nationale a avancé le baccalauréat au mois de mars ; le débarquement allié en Provence serait imminent. La liste des candidats est publiée comme à l'accoutumée dans la presse locale et Simone se rend aux épreuves sous son vrai nom. Elle sera bientôt bachelière. La fin de la guerre est proche. La famille sera prochainement réunie. C'est probablement ce que Simone Veil imagine le lendemain des examens anticipés. Alors, ce jeudi 30 mars,

elle décide d'aller fêter cette étape importante de sa vie avec des amis en ville. Quoi de plus normal pour une adolescente ? Elle déambule, joyeuse, dans les ruelles du Vieux-Nice. La vie est une somme de hasards. Parfois, celui-ci fait mal les choses. Ce jour-là, Simone ne remarque pas la Citroën noire garée et les deux agents de la Gestapo en civil non loin d'elle. Un simple contrôle d'identité. Sans violence. La vie ne sera plus jamais la même après qu'elle a obtempéré.

— Jacquier ? C'est Jacob, ça !

Elle ne saura pas si les Allemands avaient trouvé le faussaire ou s'ils avaient eux-mêmes mis en circulation ces faux papiers, mais sa vie venait de basculer. Son ami relâché conduira directement les SS chez les Jacob qui, par malchance, devaient se retrouver en famille ce soir-là chez les Descombes. Mme Descombes réussira à éconduire les agents de la milice une première fois, mais, à leur seconde venue, elle n'y parviendra pas. Yvonne, Milou et Jean rejoindront vite Simone à l'hôtel Excelsior. André arrivera avec un peu de retard ce soir-là.

— On a pris toute ma famille, César, qu'est-ce que je fais ? gémit-il à son ancien dessinateur qui l'héberge désormais.

César est désespéré. Que dire à André qu'il accepterait de croire ? C'était au-delà de sa vision du monde, impossible à comprendre.

— Au fond de lui, il n'y croyait toujours pas à ces histoires de déportation, expliquera l'Italien.